LE TRESOR.

Les jeunes gens du village, las de tourner en tous sens sur le champ de foire, se dirigeaient vers l'hôtel du "Grand Monarque", où la salle de danse était préparée, lorsque le gros Simon ralentit brusquement l'allure. Assise sur l'escalier d'une voiture-maison, une femme au teint bistré venait de lui jeter un regard si vif et si perçant que le laboureur pensa naïvement : Elle a pour sûr affaire à moi. Il s'arrêta tout à fait ; l'inconnue sourit. Ce que voyant, il toucha légèrement le bord de son chapeau, et l'autre, alors, étendit la main vers un écriteau qui portait en toutes lettres : "Somnambule extra-lucide, connaît le passé, le présent et l'avenir."

—Pourquoi me faites vous signe ? demanda Simon.

—Parce que je reconnais aux lignes de votre visage qu'en suivant mes conseils vous feriez fortune.

La cupidité du paysan s'éveilla, son cœur battit.

—Et combien que ça me coûterait ?

—Cinq francs.

—Je ne dis pas non si c'est cinquante sous ; autrement bonsoir.

La bohémienne vit l'heure tardive et la foule dispersée ; c'était le moment de baisser les prix.

— Entrez donc, fit-elle.

Après la mise en scène et les préambules d'usage, la somnambule s'empara d'une des mains de Simon et débita, dans le sommeil, mainte sornette dont le garçon fut émerveillé, faute de comprendre ; après quoi, la grande, la précieuse prédiction se fit jour.

— "Monsieur" Simon, soupira la devineresse (il venait de se nommer devant elle et ne s'en souvenait plus), vous êtes prédestiné ! Apprenez que vous allez bientôt découvrir un trésor.

— Ah ! vous le pensez ? Et le trésor sera-t-il de conséquence ?

— Un gros, gros trésor.

Le gars tressaillit et s'essuya le front.

—C'est y dans notre cave ?

—Non, répliqua l'inspirée d'un ton solennel ; vous trouverez le trésor dans un endroit où ne poussent pommiers, vigne ni blé ; une bête à quatre pattes vous renseignera ; prenez pioche et pic, mais armez-vous surtout de patience.

—A vous ouïr, on comprend que c'est sous terre ?

—J'en ai assez dit. La terre n'a ni dessus ni dessous, puisqu'elle est ronde.

Simon s'en alla directement chez lui, tout rêveur et brûlant de dormir plus tôt, afin de s'occuper de son affaire avant l'aube.

— —

Il était homme, c'est dire qu'il mesurait toutes choses à l'aune de ses désirs ; paysan élevé en pleine nature, il avait, à son insu, conservé les superstitions de ses pères ; enfant du siècle de par l'école primaire, il plaçait au-dessus des vertus humaines la double joie de faire fortune sans se donner de peine et de vivre sans travailler. Au demeurant, ni beau ni laid, ni mauvais ni bon ; ayant vingt-cinq ans, deux bras solides et trente pistoles d'économies au fond de sa paillasse.

Le lendemain, dès qu'il eut l'œil ouvert, le gars se gratta la tête en répétant une à une les paroles mystérieuses de la somnambule. L'écheveau, à vrai dire, paraissait difficile à débrouiller. Prendre ses outils et faire vœu de patience, rien de plus simple ; mais après ? Où trouver l'endroit, l'"endret", pour parler comme lui ?.... Baste ! un animal à quatre pattes ne devait-il pas le guider ? Sur cette pensée réconfortante, il sortit dans la campagne et se porta en observation. Bientôt, il aperçut ici une vache, là un chien de ferme, plus loin une poulinière et des moutons .... c'était, vraiment, par trop de quadrupèdes, d'autant mieux que les blés et les vergers étendaient de toutes parts leur verdure. Le premier indice, à coup sûr, faisait défaut.

Soudain, ses traits se détendirent et une exclamation joyeuse s'échappa de ses lèvres : une partie de la contrée voisine était en friche, on n'y trouvait que rochers, landes et sapins rabougris, pâturage communal où les troupeaux rencontraient à peine un maigre serpolet. Plus de doute ; c'était là. Simon y courut. Un simple regard lui apprit qu'il n'était pas sorti d'embarras : les communaux avaient une étendue de trois cents hectares ou peu s'en faut, et consulter les entrailles de la terre sur un si grand espace aurait demandé plus qu'une vie humaine, outre que les habitants défendaient leur herbe en jaloux. Enfin, les bestiaux étaient gardés çà et là par des bergers et des pastourelles qui, s'ils voyaient déterrer un trésor, en répandraient partout la nouvelle ; or, Simon n'entendait pas courir le risque de partager. Par fortune, le jeune paysan se souvint qu'à l'orée de la steppe gisaient les ruines d'un vieux château, et, comme l'idée de trésor et l'idée de château se marient encore volontiers dans l'imagination attardée des campagnards, c'est sur ce point qu'il résolut de concentrer ses fouilles. Il est vrai que sur le sommet d'une haute pierre surplombante apparaissait confusément la silhouette d'une femme, non loin des débris du donjon ; mais Simon n'en témoigna pas d'inquiétude.

—Si je n'ai pas la berline, murmura-t-il, c'est la Mélanie que je vois assise là-bas et qui tricote en surveillant son bétail ; celle-là n'est ni curieuse, ni bavarde. Allons-y.

Comme il traversait la lande, une voix rauque et menaçante s'éleva tout à coup, et un rude gaillard se montra derrière une touffe de genévriers.

—Passe au large, et plus vite que ça.

C'était un braconnier en train de tendre ses collets.

—Le sentier est à tout le monde.

—Y a pas de sentier. Tu viens m'espionner, fiche-moi le camp, sinon....

—Sinon quoi ? lança fièrement notre homme, qui n'était pas couard.

Le braconnier, irrité, s'élança sur le gars, pour toute réponse, et, comme c'était un hercule, rompu aux scènes de pugilat, il démontra par de vigoureux coups de poing que le courage ne suffit pas en ce monde, et que la recherche des trésors n'est pas exempte de tribulations.

—En voilà assez pour aujourd'hui, soupira Simon en se frottant l'échine ; l'animal que j'ai trouvé n'a que deux pattes, mais elles peuvent compter.

—

Le paysan revint, mais en évitant avec soin la zone des collets. Les ruines furent explorées, pierre à pierre, durant deux semaines ; le trésor n'apparut pas. La Mélanie se tenait toujours sur sa roche, ne laissant reposer ses aiguilles que pour appeler d'une voix perçante ses brebis et ses génisses. Simon errait au milieu des décombres sans qu'elle y prît garde ; les coups de pic ne la faisaient pas retourner. Poussé tout d'abord par sa défiance sournoise, le laboureur épiait la pastourelle, mais la voyant si indifférente, il finit par s'accommoder du voisinage et piocha comme s'il eût été seul. Cependant, les mœurs champêtres ne permettent pas qu'on se rencontre sans échanger quelques paroles ; aussi le garçon, un jour que la fatigue lui rendait les mains lourdes, s'approcha lentement du siège agreste de la jeune fille :

—Toujours au travail, Mélanie ?

—Comme vous voyez.

—Il fait beau temps.

—Ça vaut mieux que la pluie.

—Et qu'est-ce que vous faites là ?

—Des bas pour mes petits frères.

—Et moi, savez-vous ce que je cherche dans cet éboulis ?

—Ce ne sont pas mes affaires.

—Vous ne voyez jamais personne, par ici ?

—Ma foi non.

—Voilà le soleil qui baisse ; au revoir, Mélanie.

—Bonsoir, Simon.

La conversation entre paysans n'est jamais plus intéressante. D'ailleurs, l'homme au trésor n'abordait Mélanie qu'avec une réserve particulière, car — la chose était assez connue — cette jouvencelle n'aimait pas les lourdes galanteries du village. Jamais on ne l'apercevait aux assemblées ; en revenant de la messe, elle évitait la compagnie des commères ; à sa mélancolie d'orpheline se joignait la gravité timide d'une pauvre servante. Laborieuse et très entendue, elle était citée par les fermières comme un modèle.

Simon, cependant, chaque jour le pic en main au milieu des ruines, maudissait souvent la présence de cette fille gênante, au point de lui attribuer sa déconvenue ; pour le sûr, elle lui portait malheur. A d'autres moments, il lui en voulait de ne pas prendre garde à lui ; les plus simples aiment à piquer la curiosité d'autrui, même alors qu'ils ne veulent pas la satisfaire. C'est drôle tout de même qu'elle ne se retourne pas, pensait-il ; je fais pourtant assez de tapage." En effet, il venait de rencontrer sous le sol la résistance d'un corps dur et frappait furieusement, avec un redoublement d'espérance. Ce n'étaient, hélas, que de vieilles pierres cimentées contre lesquelles il brisa ses outils.

—

Le lendemain il reparut, le regard sombre et la mine allongée. Mélanie l'entendit derrière elle qui grommelait, mais ne le vit pas ; elle flattait de la voix sa chèvre favorite en rapiéçant un tablier. Le garçon avait remplacé sa pioche par une barre de fer, unique instrument qui lui restât. La mauvaise fortune s'était appesantie sur lui. La veille au soir, son premier mouvement avait été de recourir à sa bourse afin d'acheter de nouveaux outils : mais sa main, vainement, avait fouillé la paillasse : de ses économies, plus de trace. Un mauvais drôle du hameau voisin, s'apercevant qu'il passait toutes ses journées dans la lande, s'était glissé dans sa masure et, à force de tout bouleverser, avait mis à découvert les précieuses pistoles. Ruine complète, plus de quoi subsister !

Jugez si le gars put dormir ! Au soleil levant, il se présenta chez le gros métayer qui l'employait comme journalier pendant la plus grande partie de l'année, et, poussé par la nécessité, lui demanda quelques avances sur les travaux de la saison prochaine. — Ni argent ni gros sous, répondit brusquement le patron ; tu es devenu un fainéant, bon à rôder sur la lande et à déterrer des cailloux par fantaisie ; tu ne travailleras plus chez nous, je t'ai remplacé.

C'était la fin de tout. Simon, bien déconfit, ne sut d'abord à quel saint se vouer. Le trésor lui-même ne brillait plus à ses yeux du même prestigieux éclat, comme si la malechance l'eût voilé de ses nuages. "Ah ! songeait-il en reprenant d'un pas incertain le sentier des ruines, ah ! la diseuse de bonne aventure me conseillait bien de m'armer de patience ! Pourtant, une personne aussi savante n'a pas dû se tromper, ni me faire des menteries. Ne jetons pas le manche après la cognée."

L'amour-propre le poussait encore, mais le courage n'y était plus ; aussi, le garçon mesura-t-il d'un regard anxieux l'espace immense qui lui restait à explorer. Les ruines, sondées depuis plusieurs semaines, ne contenaient assurément rien de précieux ; restaient deux monolithes, lesquels pouvaient fort bien masquer l'ouverture d'un mystérieux souterrain. Après des peines inouïes, Simon parvint à déplacer l'un d'eux sous la pression de son levier. Restait le second, sur lequel Mélanie, comme d'habitude, était assise. Le garçon s'approcha en essuyant la sueur qui inondait son front :

—Fâché de te déranger, Mélanie, mais faut que je creuse sous ton percoir.

—Ah ? Eh bien, agis à ta guise. J'y reste tout de même, car le bloc ne bougera point.

—C'est ce que nous allons voir ; mais, puisque tu es une brave fille, je te préviendrai à temps.

Et bientôt, accroupi au pied de la roche, le paysan se mit à enlever toutes les menues pierres qui auraient pu s'opposer à l'action du levier. Il allait et venait, dans l'ardeur de sa besogne, se traînant sur les genoux et sur les mains. Tout à coup, il se frappa le front et se prit à rire bruyamment. La jeune fille craignit par instinct qu'il ne se livrât à quelque plaisanterie déplacée, et se laissa glisser vivement en se tournant vers lui pour la première fois. Il riait toujours.

—Mélanie, dit-il enfin, car depuis longtemps son secret l'étouffait, sais tu ce que je cherche comme cela ?

—Pas du tout, et je n'en ai cure.

—Eh bien, je cherche un trésor.

—Grand bien te fasse !

—Oui, un trésor que m'a indiqué une moricande, une femme de la foire qui dit la vérité en dormant. Et sais-tu pourquoi j'ai ricané tout à l'heure ?

—Je n'en sais rien.

—Je vais te l'apprendre. Voilà les paroles de la moricande : "Une bête à quatre pattes vous renseignera." Et, pour lors, quand je me suis vu allongé sur les pieds et les mains comme un renard au bord de son trou, j'ai pensé en moi-même que c'était peut-être ça que la femme de la foire avait voulu dire. Hi, hi, hi !

Mélanie, à grand'peine, réprima un sourire, mais ne répondit rien.

—C'est égal, va, poursuivit Simon, ça me donne de l'espoir ; si la signifiance est telle, je suis du coup au bon "endret" ; il n'y a plus que le dernier coup de collier à donner.

La jeune fille s'était assise sur une pierre voisine et avait repris son tricot.

—Simon, fit-elle au bout d'un instant, pourquoi me racontes-tu tout cela ?

—C'est véritable que je n'en avais ouvert la bouche à âme qui vive, mais plus on se tait, plus on a envie de causer, et si c'est à toi que je livre mon secret, ça vient de ce que tu n'es pas une donzelle comme les autres.

—Ainsi, tu as confiance en moi ?

—Dam ! ta sagesse est connue, et tu ne te gausses jamais de personne.

—S'il en est ainsi je vais te parler franchement. Non par goût, mais pour te rendre service. La prétendue sorcière t'a trompé, soit qu'elle fût d'accord avec tes compagnons, soit que ta mine crédule l'y ait poussée. Et toi qui étais un bon laboureur, ayant du cœur à l'ouvrage et gagnant bien ta vie, tu as tout délaissé pour perdre ton bon renom à la recherche de ce qui n'existe point. Voyons, Simon, à quoi te serviraient tant de poignées de louis d'or ? A t'abrutir dans les cabarets ou à devenir un demi-monsieur, grugé par des flatteurs qui se moqueraient de toi par derrière ! Mieux vaut cent fois pour toi rester un honnête travailleur des champs comme ton père.

Le jeune garçon, la tête basse, réfléchissait profondément.

—Pour dire que tu as tort, Mélanie, je ne le dis pas ; je n'ai encore gagné à tout cela que d'être battu, volé, démuni de mes outils et mis à la porte ; mais, quand on a une pareille idée dans la tête, c'est dur tout de même d'y renoncer.

—C'est pour cela qu'il ne faut jamais désirer que ce qu'on peut avoir sans folie.

—Folie ! folie ! La moricande m'a si bien assuré que je trouverais la fortune dans un endret où ne poussent ni blé ni pommiers !

—Qui te donnera du pain, en attendant ta découverte ?

Simon, qui avait faim, murmura :

—Le fait est.... Mais non, non ; la cachette est là, où j'ai marché à quatre pattes.

Ce disant, il releva les yeux sur Mélanie. La bergère, que l'échange de propos avait sortie de son indifférence habituelle, était comme transfigurée. Il lui sembla la voir pour la première fois. Il s'écria sans se rendre compte de ses paroles :

—Tu montres droitement le chemin aux gens, Mélanie ; une fille comme toi est un vrai trésor.

Ce seul mot prononcé le fit tressaillir ; il se tira une poignée de cheveux, ce qui était son geste familier dans les grandes circonstances :

—Un trésor ! Ah ! Que j'étais donc bête ! Oui, bête, la moricande me l'avait bien dit. Mais je comprends, à cette heure.... Cette femme ne m'a point leurré ; le trésor était bien là ; le trésor, c'est toi, Mélanie. Veux-tu de moi pour mari ? Je vais retourner dès ce soir à ma charrue. La noce sera chétive, mais le bonheur entrera tout de même dans la maison.

MAISON DE POETE.

La villa de Cambo, célèbre depuis qu'elle abritait l'auteur de "Cyrano," était devenue trop petite et M Edmond Rostand avait entrepris de faire construire une demeure moderne dont on disait merveille.

La maison est achevée. Voici comment notre confrère, M. Henry Bauer, la décrit :

"Hier, dimanche, j'allai voir la nouvelle maison que j'appelle le "Château des Cœurs" et qu'on nomme "Amaga". C'est grandiose et magnifique ! C'est un rêve de poète réalisé que cette vaste maison basque avec hall, grande salle de palais, salons et chambres (l'une d'elles m'est destinée et porte mon nom), le tout décoré par Henri Martin, Jean Veber, Caro Delvail, etc. Au pied de l'escalier, aux entrées de couloirs, des fontaines jaillissantes, ce qui est charmant.

"La maison a été construite sur une hauteur, au milieu d'un superbe cirque de montagnes. Imaginez la vue de chaque fenêtre, de ces balcons en bois de couleur. Autour de la maison règne une plateforme avec encadrements de verdure. A droite, une pergola, galerie carrée à l'italienne, couverte de vignes.

"Mais ce qui surpasse la maison, ou plutôt ce qui la complète merveilleusement en perspective jusqu'aux montagnes, ce sont les jardins, un admirable jardin français, aux parterres verdoyants, éblouissants de fleurs, avec un bassin central, puis une longue pièce d'eau ; à gauche du rond-point, une orangerie élégante, à droite un treillage mural de deux étages où sont adossées les divinités du lieu : Shakespeare, Cervantes et Hugo.

"Le tout est surprenant, magnifique, somptueux, et j'ai ressenti un peu de fierté professionnelle que cette merveille soit sortie du cerveau d'un artiste et fille de son œuvre."

La poésie nourrit son homme, aujourd'hui ! Sur les trois "divinités" du lieu, Hugo, gros capitaliste, en avait déjà quelque chose. Shakespare se retira dans une maison infiniment plus modeste. Quant au pauvre Cervantès qui vécut et mourut dans la misère, il doit ouvrir de grands yeux. Sans jalousie, d'ailleurs....

Note du corps diplomatique.

Caracas, Vénézuéla, 25 janvier, via Port d'Espagne Trinité, 27 janvier — Les 25 membres du corps diplomatique en séjour à Caracas ont remis aujourd'hui au gouvernement vénézuélien une note conjointe déclarant qu'ils ne pouvaien accepter la position prise par le Vénézuéla dans l'incident Taigny.

Les diplomates ont communiqué cette note à leurs gouvernements respectifs.

L'AU-DELA !

Beaucoup de gens parlent à tort et à travers, de l'au-delà, depuis un mois. L'au-delà va se porter beaucoup cette saison ! Mais, comme toujours, avec exagération et ridicule. Quelques esprits qui posent à toutes les incrédulités trouvent déjà que l'on accorde une trop grande place à des faits qui ne la méritent pas.

Les heures que nous consacrerons à l'au-delà ne seront jamais trop nombreuses pourtant. Il nous enserre, nous étreint ; nous sommes saturés de son mystère, de son indéchiffrable, de son apparente incohérence même et, selon qu'il lui plaît, il nous incline tous, comme des épis sous le vent.

L'au-delà, pour les croyants, c'est toute la divinité. Auprès de lui, le monde présent ne saurait compter, et l'homme n'est placé sur la terre que pour subir des épreuves préparatoires et qui ne sont douloureuses, brutales, obscures, que pour le rendre plus apte à jouir de la vie éternelle.

Pour les adeptes du spiritisme et de l'occultisme, l'au-delà est moins noble, moins sûr ; il est une sorte d'infini troublé du Bien et du Mal et de toutes les influences qui régissent le monde, en luttes perpétuelles, en continuel recommencement, en mal de forme matérielle en laquelle se réincarner.

Tous les au-delà sont attirants et merveilleux, qu'ils offrent les Champs Elysées antiques, ou même cette sphère nébuleuse dans l'immensité de laquelle graviteut les larves acharnées, comme, au fond des océans, perdus pour nos regards, les monstres privés d'yeux, d'ouïe et armés de cuirasses sur lesquelles nos aciers s'émousseraient.

—

Qu'importent les mots dont on affuble ces au-delà qui nous dépassent de leur mystère, de l'accumulation des âmes qui nous ont devancés. A quoi bon tant d'amours passées, tant de rêves, d'énergies, de cris dans le soir, de crimes dans la nuit, d'étreintes, de râles, de morts, si l'au-delà, si l'azur, si l'obscur ne les avait pas absorbés et conservés, et si le rayonnement ou l'écho n'en revenaient jusqu'à nous, à travers certains corps humains fragiles, pareils à ces enregistreurs de la télégraphie sans fil, qui ne sont reliés l'un à l'autre par rien, que des mers séparent, entre lesquels des couches d'air formidables s'interposent, et qui transmettent, cependant, la pensée, le souvenir, le désir.

Le téléphone, sur les réseaux duquel court le son de la voix ; le phonographe qui emprisonne la parole, qui la contient et peut la rendre indéfiniment, à notre volonté, ne font-ils pas croire à toutes les manifestations de l'invisible ? Quels phonographes inconscients, quels téléphones avec l'accumulation des passés sont les médiums ! Ils entendent, ils voient ce qui nous est invisible et muet ; leur sensibilité perçoit des vibrations que des cris anciens ont fait naître, et leur matière cérébrale à la faculté d'être atteinte par ce qui se manifeste dans le passé ou l'éloignement, et dont l'écho leur arrive encore, atténué, incomplet, mêlé à d'autres rumeurs confuses.

—

On peut ne croire à rien et nier, indifféremment, toutes choses : mais il y a des seuils que la négation ne peut franchir et des domaines où elle ne pénètre plus. L'au-delà voit, chaque jour, grandir cet enclos. La science le défriche, et si, parmi les hommes convaincus et sincères, il se glisse des simulateurs, des benêts ou des fous, ce n'est pas une raison pour traiter, en bloc, de faussaires ou d'imbéciles tous ceux qui croient à d'invisibles présences, les éprouvent, en effet, et tirent d'eux-mêmes, de leur être matériel, autant que de leur imagination, des phénomènes qui peuvent paraître inadmissibles, qui n'ont peut être rien à voir avec l'au-delà, mais qui méritent qu'on les étudie et les considère avec attention.

Les matérialisations, les apports d'objets ou de fleurs, peuvent rencontrer la crédulité pour ainsi dire générale, les fantômes en baudruche lumineuse, qui portent leur barbe et s'expriment dans un langage de corps de garde, ceux qui prétendent être l'ombre de Napoléon Ier ou de Henri IV et ne savent même pas la date de leur naissance, ceux qui veulent convaincre leurs spectateurs d'une existence passée, brillante et littéraire, qui se disent Hugo, Musset et même Dante ou Shakesperre et parlent .... avergnat, font évidemment beaucoup plus de tort à l'au-delà qu'ils ne servent à en éclairoir les mystères. Mais on ne peut prétendre que rien n'existe au-dessus et autour de nous, et nier que nous possédons, tous, en nous, notre au delà ; que nous avons dans notre fièvre, dans cet ensemble de chaleur du sang et d'activité de la pensée, des sensibilités qui deviennent chez certains êtres, chez certaines femmes, principalement, d'une délicatesse invraisemblable, qui ressentent, qui perçoivent, — à travers l'espace et le temps — la pensée et la présence invisible d'êtres qui les dominent, et dont l'influence est indiscutable sur elles.

C'est d'eux-mêmes, de leur malaise cérébral, de leur déchéance physique, d'une infériorité de leur organisme que les médiums, de quelque nature qu'ils soient, — somnambules des faubourgs, derviches de l'Inde ou professionnels des expériences scientifiques, — tirent leur au-delà. Cet au delà ils le fabriquent, même à leur insu, de tout ce que leur être humain n'est plus capable de contenir tout entier en soi. Ils répandent leur âme, comme un flacon débouché répand son odeur. Du flacon à nos sens quel invisible chemin suit le parfum ? Pourquoi refuser au parfum de l'être matériel, à sa force active, de sortir de son enveloppe et se révéler à nos sens ?

Mais de même qu'il y a des saveurs plus ténues, il y a des âmes plus fortes, de malheureuses larves cérébrales qui brisent leur enveloppe, qui courent, vagabondes, inassouvies, poussées par les rafales, — comme nous arrive de loin devant l'âtre qui meurt aux premières clartés du jour, de la lointaine campagne, invisible, séparée de nous par des lieues de murs, l'enivrante et fraîche haleine du printemps.

—

L'au-delà, le véritable et divin au-delà est dans la nature, dans la vague qui avance, dans le nuage qui fuit, le vent nous le rappelle, le clair de lune nous l'écrit en arabesques de lumière et d'ombres sur la route nocturne, et le soleil le fait si resplendissant qu'il nous force à fermer les yeux. L'au-delà est dans les yeux, dans le sourire ; il est le mensonge des regards et la dissimulation des mots ; il est dans nos pouvoirs et nos faiblesses. Il nous conduit : il se nomme Providence ; il nous accable : il s'appelle Fatalité ; nous l'implorons : il est Dieu ! L'au-delà se nomme Volonté, Hasard, Amour, Fortune, Tyrannie. Adorons-le parce qu'il est le champ que Dieu ensemence seul et moissonne pour nous. Parfois nous prenons part aux récoltes ; Dieu se laisse toucher et nous cède une enclave dans son domaine, mais il est si grand, si infini, qu'il ne nous semble pas à chaque conquête que son champ se soit rétréci, au contraire, toujours il s'allonge devant nos regards avides ; et l'ombre mystérieuse du Créateur, qui s'éloigne lentement devant nous, projette sur le sol vierge sa grande ombre arcenciellée qui tremble de chaleur et de lumière.

Qu'importent les médiums, les faux spirites, les charlatans, qu'importent, même s'ils sont véritables, les fantômes ayant une barbe fausse ! Aimons l'au-delà, croyons en lui, flattons-le, nions point sa puissance, et, puisque la mort inévitable est la preuve de son existence, laissons-nous aller à lui, porter, conduire, emmener en le respirant aux brises du printemps, en l'étreignant avec toutes les gerbes chaudes de l'été, en croyant à tous les regards qui mentent, à toutes les voix qui chantent, à tous les effluves du passé, à tous les aimants de l'avenir. Et confondons avec tout ce mystère bourdonnant et bleu, farouche et brûlant, toutes nos forces mystérieuses, et le mystère de nos âmes qui rêvent, de nos cœurs qui aiment, de nos corps qui souffrent, et veulent rêver, aimer, souffrir encore, jusqu'au-delà des tombeaux !

Les funérailles du général Wheeler.

Washington, 27 janvier— Le major W. D. Beach, de l'état-major général, a donné aujourd'hui le détail des funérailles du général Wheeler qui auront lieu à Washington.

Le corps arrivera dimanche à minuit ou lundi matin de bonne heure et sera transporté à l'Eglise épiscopalienne de Saint Jean où il restera exposé jusqu'à 2 heures de l'après-midi, heure fixée pour les funérailles.

Il n'y aura pas de service funèbre à l'église, mais le Rév. Stires, de l'église St-Thomas à New York, qui accompagnera le corps à Washington, prononcera une prière sur la tombe. Le service religieux étant célébré dans une église de New York on a jugé inutile de répéter la même cérémonie à Washington.

L'escorte militaire qui accompagnera le corps sera composée d'un bataillon du génie de la garnison de Washington, d'un escadron de cavalerie, et de deux batteries d'artillerie de Fort Myer.

Une place sera faite dans le cortège aux Vétérans confédérés de Washington, aux vétérans de la guerre hispano-américaine et à la compagnie A. de la cavalerie du général Wheeler, d'Atlanta, Geo.

—:o:—

La Réincarnation.

L'immense et multiple progrès récemment fait par la science amène inévitablement à sa suite un progrès intellectuel dans le monde non scientifique, le monde des penseurs, et des chercheurs, de ceux, qui logiquement convaincus de l'Evolution physique, de par la loi de l'hérédité, en arrivent tout naturellement à admettre l'évolution de l'âme, de la Vie Divine en nous. N'est-il pas naturel que nous cherchions à savoir d'où nous venons, où nous allons, ce que nous sommes ? et pour y arriver, il faut commencer par nous connaître nous-mêmes. Par un mouvement de spirale assez caractéristique qui semble accentuer tout progrès vers la lumière, ainsi que la nuit précédant le jour, le contraste rend ce dernier plus éclatant, ce que nous cherchons aujourd'hui était évidemment connu des anciens. Nous lisons dans "l'Esprit de la Gaule" de Jean Reynaud, que les Gaulois enseignés par les Druides étaient si parfaitement convaincus de la pré-existence et par contre de la vie future, qu'ils se prêtaient de l'argent payable dans une autre vie. Platon, l'élève de Socrate, disait que la nature gouvernée par la loi des contrastes, par cela seul donc, que nous voyons dans son sein la mort succéder à la vie, nous sommes obligés de croire que la vie succède à la mort. Pythagore et Aristote partageaient la même croyance. Dans nos temps modernes, André Pizzani, dans son ouvrage "La pluralité des existences de l'âme", Jean Reynaud dans "Terre et Ciel", Camille Flammarion dans "La pluralité des mondes", l'Anglais Hume dans son essai sur "L'Immortalité de l'âme", le grand orientaliste Max Muller dans son ouvrage "Théosophie ou religion psychychique", démontrant que la réincarnation est une doctrine fondamentale des religions de l'Orient, tous ces savants modernes s'unissent aux philosophes de l'antiquité pour proclamer la même profession de foi, que la réincarnation est la seule théorie qui représente une vérité morale expliquant le soi-disant hasard de la destinée. La réincarnation forme une des bases solides des enseignements de la Théosophie fondée sur l'origine divine de l'homme. Elle donne la solution du problème qui tourmentait St Augustin, quand dans sa lettre à St Jérôme, il déplorait l'inégalité des conditions de la vie — tant de bonheur pour les uns, tant de douleurs pour les autres. Comment le mettre en accord avec la justice de Dieu, dont on ne peut douter cependant. La Théosophie répond que l'homme, l'Ego, est une émanation de Dieu contenant en lui, toutes les possibilités de son Père Eternel. Il n'y a pas de vie sans matière, ni de matière sans vie. Elles évoluent côte à côte. La Vie parfaitement consciente dans les plans supérieurs de l'Univers ne l'est plus quand elle vibre dans la matière trop dense des plans inférieurs. C'est par cette matière que l'Ame prend connaissance de ce qui l'entoure. C'est par ce travail lent et ardu, qu'elle apprend ses leçons qui lui permettent d'avancer dans son évolution, elle passe de corps en corps, de vie en vie, d'expériences en expériences, de l'ignorance du sauvage elle arrive à la spiritualité du Saint et tant que nous n'aurons pas atteint la perfection humaine, nous renaîtrons chaque fois après une longue période de repos, de purification et d'assimilation pendant laquelle, nos expériences et nos aspirations deviennent ces facultés qui semblent innées en nous, car par nos pensées dans nos vies antérieures, nous avons préparé notre intellectualité présente, ce qui explique les aptitudes précoces de certains enfants contrastant avec l'idiotie de certains autres — par nos desirs du passé nous nous sommes donné le plus ou moins de contrôle que nous possédons sur nos passions, tels ceux qui, dès leur enfance, sont purs ou dépravés — par nos actions antérieures, nous avons fait les conditions physiques qui nous entourent ce qui explique les cruelles souffrances d'êtres bons qui ne semblent avoir rien fait pour les mériter. Nos pensées, nos sensations, nos actions sont des énergies qui agissent chacune sur son plan respectif. La vie peu à peu dominera la matière, elle perfectionnera son instrument défectueux dont la cervelle est le principal organe, et finissant par soulever le voile d'illusion qui lui cache le passé, elle deviendra consciente de tous les événements qui ont formé la trame de son évolution humaine. Nos pensées et nos désirs causent des vibrations qui atteignent ceux qui nous entourent, les influençant pour le bien comme pour le mal, selon l'affinité existant entre leur nature et la nôtre. De là une grave responsabilité qui nous fait contracter des dettes envers eux. Dettes d'amour, qui expliquent les inexpliquables attractions à première vue, dettes de haine, résultat de relations peu harmonieuses du passé. Mille liens nous unissent à ceux qui gravissent avec nous la pente ardue de l'Evolution. Si les plus forts aidaient les plus faibles, si ceux qui savent enseignaient à ceux qui ignorent, si les aînés protégeaient les plus jeunes, en enveloppant d'une vaste tolérance, la grande famille humaine, nous réaliserions alors dans son sublime ensemble, la Fraternité Divine, telle qu'elle est enseignée par la Théosophie, fraternité qui embrasse tout ce qui existe dans l'Univers.

E. H.

Le renvoi de l'aspirant Bloebaum.

Washington, 27 janvier — M. Bonaparte, le secrétaire de la marine vient de décider le renvoi de l'école navale de l'aspirant Chester A. J. Bloebaum, du Missouri, convaincu par la cour martiale d'avoir fait subir des brimades aux aspirants des classes inférieures.

Le secrétaire examine maintenant les affaires Meriwether et Miller.

Les cas de Meriwether est compliqué du fait que cet aspirant a donné sa démission avant d'être jugé par la cour martiale, démission qui du reste a été refusée par les autorités de l'Ecole navale.